

— Je vous en conjure, ne différez pas un instant.

J'écrivis alors, sur une ardoise pendue au mur du vestibule du presbytère, le nom du malade et son adresse exacte, telle qu'on venait de me la donner ; puis je me préparai à prendre avec moi tout ce qui est nécessaire pour l'administration des sacrements.

J'étais, je l'avoue, fatigué et même harrassé, après une longue journée de labeur, et je ne pus m'empêcher de reprocher doucement à mon guide de n'être pas venue plus tôt. J'avais dit ces mots sans amertume, mais je vis qu'ils paraissaient lui causer une peine très vive. Aussi, changeant de ton, j'ajoutai avec toute la bonté possible :

— Comptez sur moi, je serai chez vous en moins de vingt minutes.

Elle me répondit alors à voix basse, mais avec une profonde émotion :

— Que Jésus et Marie vous récompensent de votre charité et qu'ils soient avec vous à l'heure de votre mort.

Comme elle partait, je lui demandai, pour plus de sûreté, de me répéter le nom et l'adresse du malade, et jetant un coup d'œil sur l'ardoise, je vis que je les avais inscrits exactement. Je lui renouvelai alors ma promesse de la rejoindre le plus promptement possible. En la congédiant je la regardai fixement, cherchant à me rendre compte si je ne l'avais pas déjà vue à l'église. Sa figure, sa voix m'étaient absolument inconnues, et j'entendais pour la première fois le nom qu'elle me donnait comme étant celui du malade. En moins de dix minutes, j'étais prêt et je me mettais en route.

* * *

C'était une vraie nuit de novembre : le brouillard était épais, les rues désertes : j'en traversai plusieurs ; enfin je me trouvai dans un *square* où aboutissait la rue que je cherchais. Non sans peine, je découvris le numéro de la maison et je m'empressai de sonner. Une femme âgée m'ouvrit.

— Il y a ici quelqu'un de très malade ? lui dis-je.